

ÉDITORIAL

En 1950, Jung écrit à un correspondant: «l'être humain est enfermé dans **la** Psyché (non dans sa psyché). Pouvez-vous citer une quelconque représentation qui **ne serait pas** psychique? (...) Tout ce qui nous touche et ce que nous touchons est image, donc psyché».

Il y a un peu plus d'un siècle naissait la psychanalyse. Sa théorie comme sa pratique sont, pensons-nous, comme à une autre époque l'alchimie, une création de la Psyché à un certain moment d'une société. Elle n'est pas une **invention**. Son développement, d'autre part, a toujours supposé la confrontation: celle de Freud et de ses patientes (les mots, les concepts du psychanalyste reflètent les maux, les symptômes de l'hystérique: mais ceux-ci et ceux-là émanent de la Psyché); celle de Freud avec Breuer, avec Jung... Toujours en recherche d'identité, – la vie, l'individuation: «être et devenir soi-même» dirait le poète – ce numéro de *La Vouivre* voudrait illustrer ce point de vue: celui de la prééminence de la Psyché qui inclut les relations de l'individu avec la société, avec son environnement.

Il y a aujourd'hui, lié à une spécialisation à outrance dans tous les domaines de la pensée, une atomisation des théories qui est telle (B. Sartorius) qu'elle ne permet plus un dialogue fertile: de plus celles-ci ne rendent plus compte de la **totalité** de l'individu et de son environnement. Pourtant, aux origines de la psychanalyse, c'est bien à leur confrontation que Freud et Jung durent, même après leur rupture, de développer des concepts originaux, riches et variés.

Nous savons aussi que tout changement, tout «progrès», ne provient pas du plus «pointu», mais du plus indifférencié.

C'est dans doute, en Suisse romande, une première depuis 1913 (séparation de Freud et Jung), mais aussi, nous semble-t-il, l'expression d'un mouvement compensatoire de la Psyché à trop de spécialisation (une revue freudienne invite l'un de nous à s'exprimer; des revues de psychologie analytique publient des textes freudiens...), qu'un psychanalyste freudien, notoire, Ph. Jeammet, prenne la plume dans une revue jungienne. Le lecteur approchera ainsi une autre façon de **penser** la relation entre le psychique et la société. «Autre façon» ce n'est pas, bien sûr, dire la même chose avec d'autres mots, qui déjà, pourront dérouter certains; c'est faire

apparaître des éléments de réalité que ne reflètent pas d'autres miroirs (psychés) théoriques.

Avec Roland Cahen, auquel nous rendons hommage en publiant ce texte déjà ancien, le lecteur trouvera évident qu'une même théorie **jungienne**, selon l'époque et la personnalité de celui qui la manie, renvoie une image assez différente d'un phénomène de société constant, la violence.

Autre illustration de la formulation psychologique du lien entre la psyché individuelle et la société – et quoi de plus psychique que nos théories psychanalytiques: Œdipe, devenu concept reste avant tout une légende fruit de l'imagination – l'article de Le Quang, père et fils, qui confrontent un poème mythique et ce qu'il révèle de la psyché collective vietnamienne, avec une double approche occidentale philosophique et psychiatrique.

Il est parfois nécessaire de lever les voiles théoriques et retrouver, aussi pénible soit-il, un contact plus immédiat avec la réalité; C. Briod de Moncuit, avec un minimum de concepts, laisse au lecteur un reflet, un éclat, douloureux de notre société.

A chaque société, à chaque groupe humain ses «guérisseurs»: Ch. Chalverat met en évidence certains ressorts de leur efficacité – et de notre travail analytique?... – en nous parlant des rebouteux ou détenteurs de «secret» qui exercent sur les terres jurassiennes de la Vouivre. Quant aux calligraphies de P. Krieger, elles nous laissent avec la question des conditions minimales auxquelles doit satisfaire une pratique qui métamorphose l'âme et qui soit susceptible de retentir sur la vie sociale de l'individu.

«Tout est Psyché» est aussi une affirmation de la physique quantique, et le dialogue que nouent W. Just et P. Willequet fait écho à celui mené, il y a un demi siècle, par Jung avec W. Pauli et M. Fierz.

La question du «réel» de notre travail, de la possibilité de le cerner par des procédures statistiques pour en démontrer la scientificité (ce que, paradoxalement, fit Jung pour valider sa notion de **complexe** ou de **synchronicité** !), est au cœur d'un débat actuel aux enjeux économiques évidents. Mais la psychanalyse y gardera-t-elle son âme? Ravalée au rôle d'outil, évaluée à ses performances, que deviendra la créative autonomie de la Psyché? L'article de G. Mattanza est l'illustration d'une approche «scientifique» de la question et dévoile, en matière de psychothérapie, un versant opposé à celui présenté par B. Sartorius.

Nos concepts devraient rester des images vivantes, créatives, de notre psyché: des symboles; nos anamnèses des **contes** -rendus, le matériel psychique, disions-nous, s'épanouissant dans le même terreau que les symptômes qui nous occupent. Au lieu de cela, encore trop souvent, plutôt que de nous guider dans la complexité de notre pratique, les théories deviennent des idéologies, des dogmes, qui servent à bétonner des identités défaillantes, justifier des exclusions, asseoir des prestiges personnels, défendre des intérêts économiques.

Nous espérons, par ce numéro, redonner un peu de leur richesse et de leur complexité à la Psyché et à notre travail qui nécessite, justement, un certain «polythéisme» théorique.

A certains, ce numéro apparaîtra quelque peu disparate, moins «jungien» par le contenu que les précédents, plus «jungien» pensons-nous par la confrontation des opposés qu'il met en scène.

Car, pour reprendre les mots du poète (V. Godel), la psychanalyse ne saurait être qu'ici. Elle est toujours, en même temps, (**ailleurs**).

François Badoud